LAUREN ROBERTS

Fearful

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Demay

Flammarion
Québec

Couverture : © Loren Catana
Illustration de couverture : © Bob Lea
Carte : © Patrick Knowles, 2025
Intérieur : Soft Office

© Lauren Roberts, 2025
Publié en accord avec Simon & Schuster UK Ltd
1st Floor, 22 Gray's Inn Road, London, WC1X 8 HB
A Paramount Company
POWERLESS est une marque déposée de Library LLC

© Éditions Denoël et Gallimard, 2026 pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026 pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-424-3

Dépôt légal : 2e trimestre 2026

À celles et ceux qui ont peur de tomber
– pour quelqu'un ou pour tout autre chose.
Vous êtes plus forts que vous ne l'imaginez.

PROLOGUE

Mara

Les morts se débattent toujours comme s'il leur restait encore une raison de vivre.

Ce macchabée qui bafouille sur les talons de la mort est particulièrement lourd. Même si traîner un cadavre ne l'épuise pas de la même façon que si elle avait été humaine. La mort est équipée de tout ce dont elle a besoin pour damner les âmes, voyez-vous. Lorsqu'elle invoque la force, celle-ci lui répond. Lorsqu'il lui faut inspirer la tentation aux vivants, la beauté habille ses traits comme une armure. Et lorsque la mort doit faire honneur à sa réputation implacable, elle n'hésite pas.

Tous feraient bien de ne pas l'oublier.

Non, c'est le poids de l'âme de cet homme qui ralentit ses pas. Son cœur immobile est enveloppé de volutes d'obscurité. Celles-ci recouvrent sa peau froide de ses péchés passés, aussi glissants que de l'huile sous les doigts de la mort. Avec le moins de contact possible (la mort n'aime pas se salir les mains), elle tire l'homme suppliant par les chevilles et traverse le marais boueux. Il est peut-être décédé pour le monde des vivants, mais ici, mourir est une faveur qui se mérite. Son corps raide gigote donc dans la

gadoue, et il implore la pitié tandis que sa bouche s'emplit du liquide couleur d'encre.

La mort ne regarde pas en arrière. Elle sait déjà à quoi ressemble le visage du devoir. Car elle est tout aussi damnée que les âmes qu'elle collecte.

Une brume épaisse s'élève du sol en décomposition et encombre le chemin de la mort tout en étouffant l'être qu'elle ballotte derrière elle. Pataugeant dans la vapeur menaçante, l'entité s'arrête sous un arbre pourri pour prendre une profonde inspiration. Par chance, la puanteur de l'âme souillée de l'homme est à présent dissimulée par la mer éthérée dans laquelle il se noie. La mort profite de cet instant paisible pour jeter un coup d'œil aux branches nues qui poussent tant bien que mal vers le ciel perpétuellement gris. Des troncs noueux jaillissent du sol fangeux tels des doigts osseux et désignent la vie au-delà de ce vulgaire cimetière.

Restant de marbre face à la singularité de son lieu de naissance (au sens figuré, évidemment), la mort louvoie entre les arbres cendrés, l'âme tourmentée derrière elle. De la mousse tombe de chaque branche pour draper les épaules de l'entité et saupoudrer son front tel un voile glissant. Comme pour lui donner l'apparence d'une mariée en fuite rentrant chez elle.

L'une des leurs est de retour et les Mors l'accueillent.

En tirant l'âme tourmentée à travers le bosquet squelettique, la mort rit et écarte le rideau de végétaux. Ils aiment commérer. Les arbres, bien entendu. Ou plutôt les âmes implantées en eux. Certains n'y verraient que le sifflement du vent dans leurs branches, mais ceux qui connaissent intimement la mort savent la reconnaître dans la voix d'autrui.

Les pieds de la mort écrasent des os lorsqu'elle émerge du groupe d'arbres tout aussi cassants. L'âme, dont la cheville

se tuméfie peu à peu entre les doigts délicats de la femme à la beauté trompeuse, pousse un cri lorsqu'un fémur brisé déchire sa peau boueuse (la mort doit bien avouer que les os sont un peu excessifs). Le sang de l'homme coule de son avant-bras et macule le sol en décomposition. Ce dernier lèche goulûment la vie qu'il a rarement l'occasion de goûter en se soulevant vers le mort tel un poumon gonflé. L'homme hurle lorsque la terre effritée sous son corps se met à saliver en bonne créature qu'elle est.

— Pas tout de suite, sermonne la mort à voix basse en direction de la terre à l'appétit vorace.

Le sol répond d'un grondement faible sous ses semelles, et le cadavre poursuit ses violentes ruades. En tirant de sa main libre une longue épée noircie, la mort utilise sa pointe souillée par les âmes pour repousser plusieurs os qui lui bloquent le passage (la mort n'aime pas non plus salir ses bottes).

À la vue d'une lame aussi sinistre, dégouttant à présent d'une vapeur couleur d'encre, l'homme s'exclame :

— Je vous en prie ! Je vous en prie, laissez-moi partir ! Je… !

— Il n'y a aucune raison de crier.

La voix de la mort est régulière, certains la qualifieraient peut-être même de « sincère ». Pour la première fois depuis qu'elle l'a volée aux vivants, elle se retourne pour observer l'âme qu'elle tire. L'homme est tellement inintéressant que c'en est fascinant, pense-t-elle tandis que ses yeux sombres en parcourent les cheveux brun terne et les traits crottés. Mais il porte le visage de la peur, et, si lassante soit cette expression, elle est familière à la mort.

— Personne ne peut t'entendre, ajoute-t-elle simplement.

L'homme cille de terreur.

— M… mais… vous, vous pouvez m'entendre… ?

La mort s'autorise à prendre un instant cet être en pitié.

— Tu n'as pas envie que ce soit moi qui réponde à tes prières.

À ces mots, elle fait volte-face et se remet à tirer l'âme capturée vers sa déchéance. Son épée d'encre pend de sa main, et la pointe traîne contre le sol sec, des étincelles crachotant dans son sillage.

— Ne fais pas attention aux os. Je ne les ai placés ici que pour faire de l'effet.

— Qu… quoi ? s'étrangle-t-il.

— Les humains attendent beaucoup de l'au-delà. Car, si redouté soit-il, tous passent l'essentiel de leur vie à se demander comment celle-ci se terminera, et à quel point l'expérience sera horrible.

Elle se lèche les lèvres et énonce la vérité, comme souvent. Elle n'a pas la patience d'enrober les choses, elle se rend donc compte que la plupart des mots qui prennent forme sur sa langue sont francs, dont ceux-ci :

— Je ne voulais pas les décevoir.

Soulagé, l'homme arrête de se débattre.

— Alors, les os… ne sont pas vrais ?

— Quelle question stupide.

Voilà qui illustre le charmant franc-parler de la mort.

— En particulier parce que tu connais déjà la réponse.

La coopération de l'âme ne fait pas long feu.

La mort souffle par le nez et lâche avec joie la cheville de l'homme. Des arbres cendrés se penchent à nouveau au-dessus d'eux, et le macchabée cligne des paupières face à leurs branches couvertes de mousse, la terre en décomposition à présent creusée sous son poids. La mort tire un mouchoir de sa cape et nettoie la saleté de l'âme pécheresse qui macule ses paumes.

— Tu peux t'en aller.

L'homme se redresse tout à coup. De la boue coule le long de son menton tandis qu'une question incrédule s'échappe de sa bouche :

— V… vraiment ?

— Eh bien, tu peux rester ici si tu le souhaites.

La mort hausse une épaule. Ce mouvement, plus que tout le reste, fait tressaillir l'homme à ses pieds. Un geste si désinvolte, bien qu'effectué dans la peau d'une humaine, n'est pas complètement normal et demeure glaçant de la part d'une créature si terrifiante.

— Tu es libre d'agir comme bon te semble, déclare-t-elle simplement.

— Mais… que suis-je censé faire ? demande l'homme avec hésitation.

— Trouve la sortie des Mors, répond la mort en faisant un pas en arrière. Ou pas.

L'âme se met précipitamment debout et assaille de questions sa ravisseuse :

— Y a-t-il un moyen de sortir ? Que suis-je supposé chercher ? Pourrai-je rentrer chez moi ?

La mort ne répond pas aux hommes. Elle préfère les laisser avec une promesse à laquelle nombre d'entre eux se raccrochent pour l'éternité.

— Tu es entièrement seul ici. Sauf si tu trouves une sortie.

Puis elle se retourne et condamne l'âme à la solitude.

Pourtant, il ne sera jamais réellement seul. Pas comme elle.

La mort lève la tête, et ses yeux s'arrêtent sur une marée d'âmes. Telle une couverture grouillante, les corps drapent chaque centimètre de ce territoire stérile. Tous les visages sont déments ; toutes les âmes sont en quête de leur liberté.

Elles passent les unes dans les autres, sans rien reconnaître sinon la sensation de solitude qui enfle en elles.

Et la mort les traverse. Une faux fendant les ombres.

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, elle observe son âme toute fraîche chercher une issue dans la terre craquelée. Une lueur d'espoir brille dans les prunelles de l'homme, sans qu'il prenne conscience de la présence de dizaines d'autres en train de faire la même chose autour de lui.

La mort détourne le regard, consternée.

Ils finissent tous par se ternir. L'isolement leur ronge l'esprit, mais ceux qui n'arrivent pas à accepter leur destin cherchent à y échapper malgré tout. Le bourdonnement constant des âmes tourmentées est comme une berceuse dont la mort suit le rythme. (Ils ont tendance à harmoniser leur chagrin sans le savoir.) En serpentant parmi la foule, la mort scrute chacun des êtres et remarque d'un air absent les différentes techniques communes que les morts utilisent pour rendre leur damnation plus supportable.

Il y a des pleurs, bien sûr (c'est là la réaction la plus évidente). Certaines âmes fixent le ciel terne sans le voir ; elles sont là depuis suffisamment longtemps pour ne plus avoir l'énergie de faire autre chose. Et enfin, il y a ceux qui ont fouillé chaque recoin des Mors en quête de leur liberté et qui en ont perdu la raison.

Une âme en particulier (la mort connaît chacune de ses victimes et cette femme hante les Mors depuis près d'un millénaire) est en train de griffer un arbre murmurant.

— Laissez-moi entrer ! Laissez-moi entrer ! Je sais que vous êtes à l'intérieur !

En détournant le regard, la mort passe à grandes enjambées devant la femme hurlante pour trouver refuge sous son propre arbre. Ses chuchotements lui sont familiers ; l'âme à l'intérieur est une amie. L'entité s'installe alors entre les

racines noueuses et appuie la tête contre le tronc couleur de cendre. Elle ferme les yeux et tire les cordes effilochées sur lesquelles vacille chaque être humain. La mort elle-même ne choisit pas qui précipiter vers la chute fatale, mais seulement celui qu'elle rattrapera en premier.

Tel est son destin : escorter les autres vers le leur.

À la manière d'une toile d'araignée complexe, les innombrables lignes de vie s'étirent dans l'esprit de la mort. Elle joue avec celles qui ont commencé à se déliter. Une femme manquant de se faire piétiner par un cheval rebelle. Un petit garçon qui hésite à croquer dans une baie juteuse et empoisonnée. Un homme possédant de nombreux ennemis et marchant dans une allée sombre. Mais la mort ne perd pas son temps à considérer les dangers probables ou les potentielles déchéances. Non, elle cherche une vie qui s'échappe déjà. Une vie qui a perdu l'équilibre sur son fil de funambule.

L'image d'un homme jaillit dans l'esprit de la mort. Sa chevelure dorée est emmêlée au-dessus d'une paire d'iris verts à l'air fou. Il se dispute, il est agité, bien que ses mots soient étouffés.

Mais ce n'est pas ce qui surprend la mort (peu de choses ont ce pouvoir, voyez-vous). Elle est surtout stupéfaite de la familiarité de ses traits, comme s'ils sortaient d'un souvenir distant. Et cela la paralyse.

Il est entouré de visages sévères qui apparaissent dans l'esprit de la mort avant qu'elle ne sente la vie de l'homme se désagréger de manière irréversible.

Il lève une fiole à ses lèvres et avale.

Le destin s'insinue dans un brin autrefois fort et coupe terriblement court à sa jeune existence.

La mort hoquette. Quelque chose brûle dans sa poitrine creuse.

Ce déclin est différent. Personnel. Intime.

Hébétée, la mort fronce les sourcils et tente d'approfondir sa connexion avec lui. Peu de vivants ont réussi à l'intriguer, et aucun ne lui ressemblait, c'est certain. Pas dans cette vie en tout cas.

L'homme a goûté à la mort et abandonné son futur de son plein gré. La gardienne des Mors aimerait savoir pourquoi.

Elle se met debout. Secoue la tête. Et sourit même légèrement.

La mort avait juré qu'elle mourrait avant de remettre un pied à Ilya.

1
Kitt

La Peste brûle en descendant dans ma gorge.
Voilà donc le goût du pouvoir pur.

Les protestations des Soigneurs sont de plus en plus étouffées et se mêlent aux cris des Érudits massés autour de moi.

J'observe la vague d'incrédulité s'écraser sur les visages flous.

Je leur ai ordonné de m'apporter cette version perfectionnée.

C'est maintenant à eux de me maintenir en vie.

Stupide, inconscient, fou : je m'en fiche.

J'ai de grands projets pour Ilya.

Il me suffit d'échapper à la mort.

2

Mara

La vie est bien plus terne que quand la mort l'expérimentait encore.

Cela la rend légèrement triste. Elle espérait que l'humanité l'impressionnerait.

Hélas, dans une inspiration désapprobatrice (qui a le goût de la fumée et des feuilles en décomposition qui craquent sous ses bottes), la mort suit le parfum d'une âme prête à la rencontrer. Ses poumons n'ont pas besoin d'air, mais certaines habitudes (dont celle du corps continuant d'inspirer par réflexe, désespéré de maintenir l'état de son hôte) ont la vie dure. La mort s'est donné comme mission de chérir les choses que les humains échouent à apprécier, voyez-vous. Respirer est sans aucun doute un phénomène dont on n'est pas assez reconnaissant.

L'air humide emplissant donc ses organes inutiles, la mort traverse les jardins du château avec la confiance d'un membre de la famille royale.

Elle identifie vaguement les lieux malgré la teinte insipide qui a recouvert ce royaume. Les arbres sont noueux et plient sous la main implacable du temps. Le ciel lui-même semble avoir été décapé de ses couleurs habituelles tandis

que la mort passe les doigts sur les pierres crayeuses du palais.

Oui, tout est bien plus morne que dans ses souvenirs.

Une procession paresseuse de gardes passe, ignorant tout du regard scrutateur que la mort pose sur eux. Pour être honnête, le fait qu'on ne la reconnaisse pas n'est pas un problème. En fait, elle en est même venue à aimer la bulle calme d'où elle observe les vivants. Son rôle est exigeant, comme on peut s'en douter, mais les soucis triviaux de l'humanité constituent, pour elle, une distraction délicieuse.

Un humain s'agace contre une imperfection de sa peau. Un autre avale à contrecœur un bol d'avoine en pensant mériter mieux qu'un tel repas. Un troisième se dispute avec la personne qu'il aime sur un malentendu assez flagrant.

Voilà apparemment ce qui rend la vie digne d'être vécue. Et la mort trouve cela des plus distrayants. Son passe-temps favori (lorsqu'elle n'est pas occupée à récolter des âmes et à les abandonner à une solitude aliénante) consiste à faire ce que la plupart des gens qualifieraient d'« espionnage ». Mais son sens de l'observation précis est plutôt une manifestation de sa curiosité. Il s'agit des recherches pour l'aider à faire son travail. Une passion pour la banalité (les humains) et le tragique (leur vie ennuyeuse).

Car sachez que la mort est bien plus qu'un titre. Elle est une dame, après tout (et ce fait en lui-même devrait suffire à attirer l'attention). Ne peut-elle pas avoir de passions ?

Elle prend son temps pour parcourir les innombrables couloirs du château. Elle n'est pas pressée, contrairement aux vivants. Cependant, elle ne trouve presque rien de nouveau. Le temps a gardé ce morceau de passé parfaitement intact. Il lui paraît sinistre, mais pas comme la mort en a l'habitude. Elle n'apprécie pas d'être confrontée au rappel tangible de sa pire erreur, voyez-vous.

Nichée dans les pans de sa cape, la mort se faufile entre les flaques de soleil qui parsèment le sol moelleux. Le tiraillement dans sa poitrine grossit à chaque pas, et elle se fraie un chemin déterminé vers l'âme qui vacille à l'autre bout de cette sensation. Depuis toutes ces années, elle n'a jamais rencontré d'Azer qui se débarrasserait si volontiers de son pouvoir.

Les rois ne meurent pas avec grâce. C'est exactement pour cette raison que la mort aime passer du temps aux côtés des membres de la famille royale. Même lorsqu'ils lèvent les yeux vers elle depuis le sol boueux des Mors, ils s'obstinent sans relâche à donner des ordres. Regarder un humain puissant se rendre lentement compte de ce qu'il est devenu (rien de plus qu'une âme esseulée prise dans les filets du destin) l'intrigue.

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Majesté, savez-vous que la situation est toujours aussi insensée ?

Cette incrédulité polie provient d'une pièce faiblement éclairée qui attire la mort. L'âme à l'intérieur l'appelle et perd pied sous le poids d'une décision irréparable. Ce qui la lie à cet humain est profond, comme si leurs veines étaient nouées et que leur cœur murmurait la même mélodie. Bien que cet organe soit depuis longtemps froid dans la poitrine immobile de la mort, il se reconnaît dans celui qui pompe à quelques mètres de là les minutes qui lui sont comptées.

Cette âme est assez naïve pour espérer encore.

Il y a une vie de cela, la mort portait ce même espoir en elle.

— Je suis au courant, répond un timbre masculin différent et bien plus doux.

Il n'a pas la voix d'un homme qui veut mourir.

— Mais cela doit être fait. Puis-je compter sur vous ?

La mort s'arrête dans le couloir, elle attend le moment

où elle pourra faire son entrée et satisfaire sa curiosité. Pas la peine de surprendre une âme mourante en présence de quelqu'un. Elle n'est pas un monstre, après tout. La connexion qui existe entre eux rend le contact physique possible et lui donne la capacité de toucher. Mais la mort n'a pas l'habitude d'être vue par ceux qui sont encore plus ou moins vivants. Cette étrangeté sera inédite pour eux deux.

— Oui, Votre Majesté.

C'est la première voix qui vient de répondre. La mort note à son ton que l'humain en question doit aimer donner à toutes ses phrases un tournant comique, comme s'il arrivait à peine à se prendre lui-même au sérieux.

— Vous pouvez compter sur moi, poursuit cette voix. J'espère simplement que, euh… j'y survivrai.

Ce commentaire associé à son incessante curiosité pousse la mort à tendre subtilement son pouvoir vers l'homme qui vient de prendre la parole. Son âme n'est pas marquée par les Mors. Elle perçoit clairement sa ligne de vie qui se déroule devant elle. Celle-ci est longue et plus heureuse que pour la plupart des gens.

La mort soupire. Pour la énième fois au fil des décennies, elle s'émerveille de la suffisance des humains. Toutes les âmes se croient dignes d'être traquées par la mort. Mais elle est très occupée, en réalité. Elle n'a pas de temps à perdre à se soucier de la paranoïa d'un humain quant à sa présence potentielle.

Si vous voulez attirer l'attention de la mort, mourez.

— Espérons que Blair sache se tenir, répond la voix ferme. Venez me trouver si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Un écho de tissu qui se froisse s'élève, suivi d'une ombre mouvante sur le tapis. Un jeune homme, vêtu d'un

ensemble blanc aveuglant, s'arrête dans l'encadrement de la porte. Il tourne son visage masqué vers le roi :

— Cela importe peu venant de moi, mais je pense que ce que vous faites pour le royaume est vraiment bien. Et Calum est une bonne personne. J'espère pouvoir vous aider tous les deux autant que je le pourrai.

Quelle sincérité, pense la mort. Bien qu'elle ne voie pas l'intérêt de parler sans honnêteté.

Elle apprécie (ou plutôt, exige) les mots qui portent un sens. Ceux qui sont capables de faire monter les larmes aux yeux ou d'attendrir jusqu'aux plus durs des cœurs. Les sentiments sont l'une des seules choses que les humains font correctement.

— Merci, Lenny, répond le roi à voix basse.

La mort songe qu'il a l'air hésitant. Elle a beaucoup de pensées, la plupart lui viennent toutes en même temps, mais elles ne se reflètent jamais sur son visage. Son attitude est empreinte d'une sorte de professionnalisme stoïque appris au fil du temps.

La mort est plutôt attentive pour quelqu'un de son âge.

Ce *Lenny* s'engage dans le couloir et son sourire s'évanouit. Il semble anxieux, une expression qui est probablement étrangère à ses traits parsemés de taches de rousseur. La mort l'observe en détail et suit la forme de ses boucles rousses qui rebondissent à chacun de ses longs pas. Lorsqu'il fait brusquement volte-face dans sa direction, elle en est presque morte de peur (comme aiment le dire les vivants, même si c'est une grossière exagération utilisée sans son consentement).

L'incertitude creuse le front de Lenny. Puis ses yeux chaleureux croisent le regard glacial de la mort.

Elle reste stupéfaite comme un cadavre épinglé au mur. Après avoir vécu (façon de parler, bien sûr) dans l'ombre

pendant des dizaines d'années, invisible et sans identité, elle est tout à coup vue. Ce garçon qui sent l'amidon (détail qu'il lui paraît important de souligner) est le premier à remarquer sa présence.

Elle ne sait pas exactement comment gérer la situation.

Elle traverse les limites du royaume physique et examine son âme. C'est comme ouvrir un rideau pour découvrir les autres couches dissimulées de l'être. Son essence est lumineuse, brillante d'un éclat jaune. Exactement ce qu'elle imaginait.

Lenny détourne le regard et secoue la tête :

— Merde, marmonne-t-il. Je suis vraiment parano.

Déclarant ainsi forfait, il reprend son chemin dans le couloir.

La mort fixe longtemps la silhouette qui s'éloigne. Puis elle se tourne vers le mur qui la sépare de l'âme bleutée vacillant dans le bureau.

Elle tape régulièrement du pied sur le sol. Elle prétend parfois que ce rythme appartient à son cœur. Cela lui apporte un semblant de réconfort, bien qu'elle ne se préoccupe pas de comprendre pourquoi.

Après mûre réflexion, elle suit l'odeur persistante d'amidon à travers le château. Elle justifie ce changement de plan par le fait qu'aucun mortel n'a jamais ressenti sa présence.

Le mystère de cet homme en habits rigides est digne du temps précieux dont dispose la mort. Et puis, le roi sera toujours mourant quand elle reviendra.

La mort est quelqu'un de plutôt direct. La sensibilité ne fait pas vraiment partie de son travail.

Le garde la guide vers le terrain d'entraînement à l'extérieur, et son uniforme blanc devient d'autant plus aveuglant sous les rayons du soleil. Il avance prudemment

vers une jeune femme qui monopolise le peu d'ombre offerte par un arbre généreux. Elle est allongée sur l'herbe douce, des mèches de cheveux d'un lilas éclatant collent à son front mouillé de sueur.

Elle semble avoir fait de l'exercice. Quel usage répugnant de la vie.

La femme fronce les sourcils au bruissement du tissu qui se rapproche et grimace lorsque la silhouette prend la parole :

— Waouh, tu transpires pour de vrai. Serais-tu donc humaine en définitive ?

La mort trouve ce salut fascinant. Peut-être entendra-t-elle quelques rumeurs intéressantes à raconter aux arbres une fois qu'elle sera rentrée à la maison.

La fille allongée ouvre instantanément les paupières et le dévisage promptement.

— Tout cet amidon doit te monter à la tête. J'ai l'impression que tu ne sais pas à qui tu t'adresses.

(À ces mots, la mort se sent étrangement confortée dans l'idée que l'odeur de l'uniforme est excessive. C'est dans ces moments-là qu'elle est reconnaissante de pouvoir arrêter de respirer sur commande.)

La femme ne daigne pas prononcer un mot de plus avant de se réinstaller sur son lit de gazon et de refermer les yeux. Elle semble apprécier l'immobilité silencieuse et entrelace les doigts sur son abdomen dans une posture exprimant la satisfaction.

— Euh… Je suis toujours là.

La mort observe la jeune femme qui se redresse en soupirant du début à la fin de ce mouvement.

— N'ai-je pas implicitement fait comprendre que tu devrais t'en aller immédiatement ?

Son ton est d'une condescendance impressionnante.

— Crois-moi, commence Lenny en levant les mains d'un air faussement désolé, je le ferais si je le pouvais. Mais malheureusement pour nous deux, ce n'est pas le cas.

— Alors…

La chevelure attrayante de la mortelle n'adoucit absolument pas ses traits. Son sourire est moqueur lorsqu'elle termine :

— … laisse-moi t'aider.

Les bottes du garde quittent brusquement le sol et il se met presque à piailler :

— Le roi ! Je suis là au nom du roi !

Voilà donc la Blair qui fait trembler les hommes. Elle est puissante, cela ne fait aucun doute. Mais comme tous les Élites, elle n'a rien fait pour mériter sa force. Cette dernière est empruntée. Volée.

La mort s'installe sur la pelouse et se prépare à profiter du spectacle. Bien que, à son grand regret, celui-ci ne dure pas longtemps. La Télé (la mort aime beaucoup ces petites appellations ridicules) se met debout avant de reposer le garde sur ses pieds. Enfin de retour sur la terre ferme, Lenny passe une main gantée sur son visage et s'efforce de retrouver son sang-froid.

Blair ne prend pas la peine de dissimuler la moindre once de son mépris.

— Tu n'étais qu'à trente centimètres du sol, affirme-t-elle. À peine.

— Oui, et je suis submergé d'empathie envers les gens plus grands que moi, rumine Lenny.

L'entité et Blair se contentent de le fixer d'un air absolument blasé.

Il cligne de ses yeux bruns derrière son masque, les mêmes yeux qui ont croisé sans le savoir ceux de la mort. Il ajoute platement :

— Je plaisante.

— Bien sûr. Dans ce cas, voudrais-tu bien m'expliquer pourquoi je ne suis pas en train de rire ?

— Laisse-moi deviner, commence le soldat d'une voix faussement joyeuse. Tu ne sais pas comment on fait ?

Le regard de la mort passe d'un humain à l'autre.

— Non, car le rire accompagne habituellement les choses *amusantes*, rétorque Blair avec une petite moue caractéristique.

Lenny émet un soupir défait avant de déclarer :

— Bon, finissons-en.

Il fait claquer ses paumes gantées l'une contre l'autre comme pour se préparer aux mots qui vont quitter ses lèvres.

— Paedyn est de retour.

Blair déglutit rapidement. La mort est on ne peut plus attentive.

— Et ? Pourquoi le fait que la traîtresse a été capturée m'intéresserait-il ?

— Parce que le roi a des projets pour elle. Il souhaite la garder vivante pour aider Ilya.

— Je me répète, ajoute-t-elle d'un ton mordant imprégné d'agacement, en quoi cela me concerne-t-il ?

Le garde retire impulsivement son masque pour laisser apparaître une dizaine de taches de rousseur supplémentaires. Il a le nez droit. Sa mâchoire est musclée. Ses yeux sont sincères. La mort comprend son besoin de présenter à Blair l'émotion gravée sur ses traits. Il veut désespérément créer un lien d'honnêteté entre eux.

Quel comportement purement humain.

Blair fait un pas méfiant en arrière. La mort, déconcertée, ressent une forte envie de faire de même.

Elle sait reconnaître les émotions d'autrui mises à nu et cette invitation directe à la sympathie. Mais la mort a gagné le droit d'être impassible. Elle ne souhaite aucunement

ressentir ni les émotions non sollicitées ni leurs répercussions. Se trouver aussi proche d'un tel étalage de sentiments la rend donc tendue.

— Tu sais ce que Paedyn essaiera de te faire, murmure Lenny.

Des yeux bruns roulent derrière quelques mèches lilas.

— Oui. Le mot à retenir est « essaiera ».

La mort est tout à fait captivée. La vie dans l'au-delà est loin d'être aussi divertissante.

— Paedyn sera inarrêtable, insiste le garde, le regard empreint d'urgence. Surtout si vous vivez dans le même château. Et le roi doit s'assurer que tu restes saine et sauve.

— La fille des bas-fonds est une traîtresse, crache Blair.

Cela fait une vie que la mort n'a pas entendu cette insulte.

— Pourquoi vivrait-elle en toute impunité dans le palais avec… ?

— Tu le découvriras bien assez tôt, l'interrompt Lenny avant de déglutir difficilement. La seule chose que tu as besoin de savoir pour le moment est que j'ai… j'ai été assigné comme ton garde du corps personnel. Pour te protéger de Paedyn.

Un instant de silence étouffant s'étire entre eux.

Puis Blair laisse échapper un rire strident.

— Alors ça…, raille-t-elle. Ça, c'est une bonne blague !

Le garde émet un faible ricanement, mal à l'aise.

— Oh, cela te paraîtra beaucoup moins drôle lorsque tu te rendras compte que je suis sérieux.

La mort hésite à se fendre d'un sourire face à cette scène si palpitante. Elle ne le fait pas, bien entendu. Cette expression n'est réservée qu'aux occasions spéciales.

Blair avance lentement vers lui, la voix glaciale.

— Toi ? Me protéger ? De Paedyn Gray ?